

à l'âge de vingt-sept ans, qu'il en franchit les premiers degrés en recevant, à Rennes, la tonsure, puis à peu d'intervalle les Ordres mineurs, des mains de Mgr Enech.

La Mennais accomplit cette grave démarche avec tous les pieux sentiments qu'elle comportait. Malheureusement, son extrême ferveur des premiers jours fut suivie d'une période d'affaissement. Il faut lire ses lettres de cette époque pour comprendre à quelles idées noires son tempérament le vouait. « Sécheresse, amertume, paix crucifiante », puis, bientôt, « apathie stupide et amère », voilà, dit-il, tout ce qu'il trouve dans son pauvre cœur. Des lors, ajoute-t-il, « rien de mieux à faire que de se coucher comme Ulysse au fond de sa petite nacelle, la laissant errer au gré des flots et attendant en paix le moment où ils se refermeront sur elle pour jamais. »

Ainsi, le mal des René et des Werther l'avait mordu très profondément. Le travail seul lui offrait un refuge contre son ennui. Il en usa et publia une traduction du *Guide spirituel* de Louis de Blois dont la préface, « aussi parfaite que tout ce que l'auteur a écrit plus tard, respire, au jugement de Sainte-Beuve, un parfum de grâce céleste. » Mais la blessure ne se fermait toujours pas.

« Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude », a dit Pascal. La Mennais l'éprouvait plus durement que personne.

Heureusement, les recherches nécessaires par la *Tradition de l'institution des évêques* lui procurèrent quelque diversion. Cet ouvrage, qu'il préparait en collaboration avec son frère, était déjà fort avancé lorsque Napoléon convoqua le concile de 1811, avec l'intention bien arrêtée de se passer du pape alors prisonnier à Savone. Les auteurs se hâtèrent de mettre la dernière main à leur travail ; mais quelque diligence qu'ils apportassent, le livre ne parut que trois ans plus tard.

C'était un ouvrage fort sérieux, méthodiquement composé, écrit avec autorité et, chose plus extraordinaire, avec mesure. Certaines grandes idées, qu'une partie du clergé de France avait eu le tort de désapprendre, y étaient remises en plein relief. Les auteurs rendaient à bon droit le jansénisme responsable de la Déclaration gallicane de 1682 et même de la Constitution civile du clergé. Prenez garde à cette période l'écrit, disaient-ils en substance : elle a déjà presque complètement détaché l'Eglise de France du tronc romain. Or, ce tronc est le vrai cep de la vigne chrétienne. En lui seul résident la sève et la vie évangéliques. L'Eglise dite gallicane est fille du jansénisme, qui, lui-même, procède en droite ligne du Père du mensonge.

On ne pouvait mieux raisonner sans doute. Et, toutefois, étant donné l'intérêt qu'avaient plusieurs à repousser cet enseignement, La Mennais s'attendait à le voir combattre. Il n'en fut rien. L'Empire qui croulait, à cet instant précis, avec un épouvantable fracas, appelait l'attention publique sur d'autres redoutables problèmes.

Félix de La Mennais se trouvait à Paris où le retenait la correction des épreuves de son travail. La capitale exerçait sur lui son ordinaire fascination. Il y avait fait, tout enfant, un court séjour et avait paru frappé de la puissance qu'exerce la presse sur l'opinion. Son rêve, maintenant, était de fonder un grand journal qui porterait la question sociale sur le terrain religieux et se chargerait d'aiguillonner l'indifférence universelle. Il était poussé dans cette voie par un de ses nouveaux amis, Paul Teyssyre, ancien élève et ancien